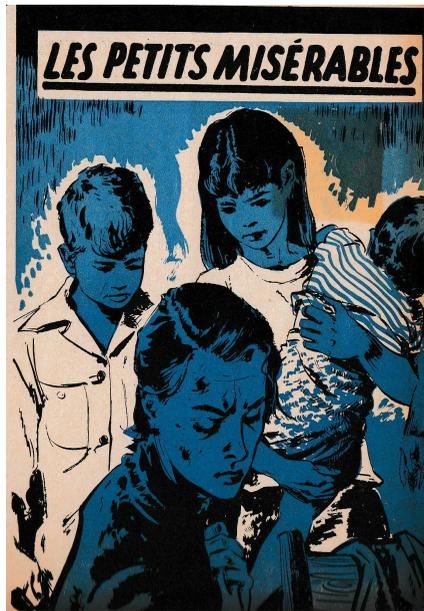


PIERRE SAUREL

Les petits misérables



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 022

Les petits misérables

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 466 : version 1.0

Les petits misérables

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Diane Roy, la belle aventurière, une des plus jolies Canadiennes, était pleinement satisfaite de son sort.

Après avoir gagné un concours de beauté, Diane s'était rendue à Hollywood, où elle aurait pu devenir une vedette célèbre.

Mais ce genre de vie ne plaisait pas à cette petite Canadienne. Diane voulait des aventures, elle aimait le danger, rendre service à son prochain et ne pouvait digérer les injustices dont est rempli le monde d'aujourd'hui.

Aussi revint-elle à Montréal, où elle s'engagea comme journaliste. Cette fois, elle eut des aventures qui semblaient lui plaire.

Mais deux hommes lui offrirent de partir en voyage pour l'Afrique, où les deux explorateurs croyaient pouvoir faire fortune.

Mais ces deux hommes comptaient rouler les indigènes. Diane était honnête et elle s'interposa. Après des heures inoubliables, elle revint seule au Canada, ses deux compagnons ayant été jetés en prison, l'un d'eux même ayant été condamné à mort pour meurtre.

Diane alla reprendre sa position de journaliste lorsqu'elle rencontra le millionnaire Hector Bercy, qui avait fait une promesse au Frère André :

– Si vous sauvez mon petit-fils, avait-il dit, je promets de fonder une Société qui devra aider tous les malheureux : ceux qui, à leur sortie de prison, ont de la difficulté à se réhabiliter, aider à se relever, ceux qui glissent dangereusement sur la pente du vice, enfin, à tous les déshérités de la vie.

Bercy demanda à Diane de se joindre à lui. La jeune fille accepta d'emblée. Cette fois, elle était certaine de faire d'une pierre deux coups. Elle aurait des aventures, elle ne pouvait en douter, et elle pourrait aider ceux que le sort n'a pas favorisé.

Diane ne se trompait pas. Dès les débuts de la nouvelle organisation qu'on nommait « L'Entraide », les demandes de toutes sortes affluèrent. Diane devait enquêter sur chacun des cas. Elle devait fréquenter les milieux pauvres, se mêler à la pègre, courir les dangers les plus grands. Jamais elle n'avait été aussi heureuse.

Ce soir-là, Diane allait se mettre au lit lorsqu'on sonna à la porte. Elle alla ouvrir, après avoir passé son déshabillé.

Un homme qu'elle connaissait bien entra. Il était petit, portait un chapeau melon et avait le cigare au bec. C'était Ben Laurie.

Ben Laurie était celui qui l'avait emmenée à Hollywood. C'était lui qui avait réussi à convaincre Diane qu'elle pouvait facilement devenir une vedette de cinéma.

Que venait-il faire à Montréal ? Diane craignait qu'il ne vienne la chercher.

– Pauvre Ben, je vais le décevoir. Je suis heureuse dans mon nouveau milieu et j'y reste.

– Ma chère Diane, j'ai quelque chose à te

proposer.

Diane le mit tout de suite sur ses gardes. Elle ne voulait pas retourner à Hollywood.

– Attends, attends, et tu répondras ensuite.

Ben alluma un nouveau cigare.

– Tu n’as pas remarqué un changement sur moi ?

– Un changement ?

– Oui, regarde-moi comme il faut, regarde la façon dont je suis vêtu.

Il n’y avait pas de changement. Il portait toujours l’habit foncé, le chapeau melon et avait toujours son fameux cigare au bec.

– Je ne vois pas.

– Tu ne te souviens pas que j’aimais les couleurs voyantes, en ce qui concerne les chemises, les cravates ?

Diane sursauta. Ben, contrairement à son habitude, portait une chemise blanche et une cravate noire.

– Mon Dieu, vous... vous êtes en deuil ?

– Oui.

Il murmura :

– Ma femme !

– Oh Ben, comment se fait-il que je n’ai pas appris la nouvelle ?

– J’ai cherché à te téléphoner mais tu étais en Afrique. C’est du moins ce qu’on m’a dit.

– Je vous offre mes sympathies, Ben. Si j’avais su... je crois que je serais allée jusqu’à Hollywood.

– Je n’en doute aucunement, Diane.

– Quand est-ce arrivé ?

– Il y a plus d’un mois. Ma femme n’avait jamais été malade. Brusquement, elle a commencé à se plaindre de douleurs à l’estomac, au foie. On l’a examinée et on a cru à un début de cancer. Il fallait l’opérer tout de suite. On l’a transportée à l’hôpital. L’opération devait être facile. Mais le cœur a flanché et elle est restée sur la table d’opération. Ça n’arrive qu’une fois sur mille cas et il fallait que ça tombe sur elle.

– Pauvre Ben !

– Ce fut un dur choc pour moi. J’ai complètement perdu goût à la vie. Hollywood ne m’intéressait plus. J’avais sous contrat quatre jeunes vedettes dont l’avenir s’annonçait prometteur. J’ai pu vendre leur contrat, à un autre imprésario, pour la somme de \$25 000. Ma femme avait une assurance qui m’a rapporté \$10 000. J’ai vendu ma maison et avec l’argent que j’avais de côté ou qui était placé un peu partout, j’ai pu récolter environ \$80 000. J’ai tout amassé, j’ai demandé mes papiers à l’immigration et me voilà.

Diane n’osait en croire ses oreilles.

– Vous voulez dire que...

– Je viens vivre à Montréal. Tu te souviens de la promesse que j’ai faite à ton père sur son lit de mort ?

– Oui.

– Je lui ai promis de veiller sur toi, comme si tu étais ma propre fille. Eh bien, j’ai déjà trop négligé mon enfant. Ce n’est pas à des milles de

distance qu'on peut aider sa fille par ses conseils et ses recommandations.

– Mais, Ben, qu'allez-vous faire ici ?

– Oh ! j'ai plusieurs projets en tête, et naturellement tu es incluse dans tous ces projets, Diane. Tout d'abord, j'avais pensé fonder une compagnie de cinéma.

– Ah non !

– Attends, j'ai de l'expérience, et il n'y a pas de cinéma canadien. C'est donc une ligne ouverte, mais à la condition de faire un travail de qualité. Je crois que j'ai tout ce qu'il faut pour réussir, surtout si je puis compter sur toi comme vedette.

– Ben, je vous arrête tout de suite. Jamais plus je ne ferai de cinéma.

– Mais...

– Non, n'insistez pas, Ben. Vous l'ignorez, mais j'ai un nouvel emploi que j'aime et que je ne changerai pas pour tout l'or du monde.

– Ah ! quel genre d'emploi ?

Diane lui parla alors de l'Entraide.

– Tu préfères ça au cinéma ?

– De beaucoup. J'ai des aventures et vous ne savez pas le plaisir qu'on peut éprouver à rendre service aux autres.

– Je n'en doute pas, Diane, mais moi c'est un service que je te demande. Je ne veux pas que tu joues dans tous mes films, simplement le premier. Ensuite, ma compagnie sera lancée. Près de toi, je placerai de futures vedettes qui seront aptes à remplir les premiers rôles lors des films subséquents.

– Mais Ben, si j'accepte de jouer dans un film, ça va prendre de mon temps.

– Un mois ou deux, peut-être.

– Et songez aux malheureux qui continuent de souffrir. Eux ne peuvent attendre un mois ou deux.

– Mais quelqu'un peut certainement prendre ta place temporairement dans l'organisation.

– Je sais... mais...

Ben enchaîna :

– Et puis, avant que je sois prêt à tourner mon premier film, vous aurez des dizaines de malheureux à aider. C’est bien beau d’être millionnaire mais l’argent ne peut s’étirer indéfiniment.

– Oh ! de ce côté-là, nous n’avons aucune crainte, Ben. Ceux que nous aidons nous prêteront main-forte quand nous leur aurons trouvé une bonne position. Tous le promettent, quelques-uns tiendront seulement, mais ce sera suffisant.

– Alors, tu me donnes un non définitif ?

Diane hésita :

– De toute façon, vous allez partir votre compagnie ?...

– Oui, mais si tu refuses, je devrai engager une vedette internationale qui me coûtera les yeux de la tête. J’avais d’autres projets mais je sais que je dois y renoncer.

– Quels autres projets ?

– J’avais pensé ouvrir, soit un grand

restaurant, soit un club de nuit, mais à ton nom. Tu serais l'hôtesse. Tu es connue...

– Oh ! ça, n'y pensez pas.

– Alors, ta réponse ?

– Écoutez, Ben, faites les premières démarches pour votre nouvelle compagnie. Comme vous dites, ça va certainement prendre quelque temps. Ensuite, vous reviendrez me voir et là je prendrai une décision définitive. Tout dépendra de notre organisation.

– Alors, je puis espérer ?

– Peut-être, Ben.

Verrons-nous Diane, de nouveau, comme actrice de cinéma ?

II

– Asseyez-vous, madame.

– Merci.

– Alors, que puis-je pour vous ?

– Pour moi, absolument rien, mademoiselle, mais je crois que vous pouvez grandement aider mes voisins.

– Vos voisins ?

– Oui. Je me suis déjà adressée à la police mais ça n'a rien rapporté. Il faut connaître ma voisine pour comprendre.

– Conte-moi exactement ce qui se passe.

– Tout d'abord, je dois vous dire que je ne suis pas bien riche. J'habite un petit logement du bas de la ville.

Diane sortit une carte et prit le nom et l'adresse de la femme.

- Bon, maintenant, parlons de vos voisins.
- Ils sont cinq, dans trois appartements. Le mari, la femme et trois enfants, dont une fille.
- Et que se passe-t-il ?
- Le mari est un ivrogne invétéré. Il boit continuellement et il bat sa femme et ses enfants.
- Vous êtes certaine de ça ?
- Oui. Mais je dois vous dire que la femme aussi prend un coup. J’ai appelé la police, mais elle a dit que ce n’était pas vrai.
- Et les enfants ?
- Ils sont jeunes. Six, quatre et deux ans.
- Et qu’est-ce qui vous a décidée à venir ici ?
- J’ai vu les articles dans le journal *la Trompette*.
- Oui, mais y a-t-il un fait qui vous a incité à venir ?
- Ils se sont encore battus, hier. Je suis allée, ce matin, emprunter un peu de sucre à madame Latreille. C’est son nom. Eh bien, j’ai vu la petite fille, elle avait un œil presque fermé.

– Oh !

– Vous comprenez que ça n’a pas de sens. Il faut absolument faire quelque chose. La police voudrait bien nous aider, mais comme les parents eux-mêmes disent qu’il ne se passe rien, c’est difficile.

– Oui, et ce sera également difficile pour nous de faire enquête dans un tel cas. Comment font-ils pour vivre ?

– Il travaille de temps à autre, c’est un journalier. Mais j’ai su que son père lui avait laissé un peu d’argent. Mais, de ce train-là, il va vous brûler sa fortune, ce ne sera pas long.

Diane était perplexe. Elle se demandait ce qu’elle pouvait faire.

– Si ces gens se complaisent dans ce genre de vie, c’est difficile de...

– Oh ! je ne viens pas pour la Latreille ni pour son mari, je viens pour les petits. Ils vont devenir de véritables bandits, plus tard. La plus vieille, c’est la petite fille ; pensez-vous que c’est un exemple pour elle ? Sa mère reçoit des amis

pendant que son mari est allé boire et il paraît qu'il s'en passe de belles.

Diane soupira :

– En tout cas, je verrai si je puis faire quelque chose mais je ne puis rien promettre.

– Oh ! je sais, ce que je vous demande n'est pas facile. Vous êtes comme la police. Vous n'avez pas le droit de vous mêler de choses trop personnelles.

Diane demanda tout à coup :

– Monsieur Latreille s'intéresse-t-il aux femmes ?

– Non, du moins pas que je sache. Lui, c'est de prendre un coup, pas autre chose.

La femme se leva.

– En tout cas, si vous pouviez faire quelque chose pour les enfants...

– J'essaierai.

La femme sortit. Diane classa la carte.

– Il y a tellement de cas urgents que je ne sais plus par lequel commencer.

La porte s'ouvrit brusquement.

– Bonjour, ma chère Diane.

– Monsieur Bercy !

Le millionnaire venait d'entrer.

– Et puis, comment vont nos affaires ?

– Nous sommes débordés d'ouvrage, monsieur Bercy, et il y a des cas que nous ne pouvons même pas résoudre.

– Non, il n'y en a pas.

– Mais...

– Il n'y en a pas. Quand on veut, on peut tout résoudre. Je vous l'ai déjà dit. Il s'agit de vouloir.

– Je me demande bien ce que vous feriez dans un cas comme celui-ci.

Et elle lui raconta le cas de la famille Latreille. Aussitôt, le millionnaire s'écria :

– Mais il ne faut pas laisser ces enfants dans ce milieu. Il y a trois personnes à sauver, Diane. Vous devriez vous occuper de ce cas en premier.

– Je sais, mais de quelle façon ?

– Mais il y en a des milliers. Vous pouvez essayer de raisonner les parents, leur faire peur avec la loi, enfin, je ne sais pas, moi.

– Madame Latreille me mettra à la porte, c'est tout. Et puis, il y a le mari. C'est un homme dangereux, aux dires de la voisine.

– Avez-vous peur ?

– Moi ? Mais pas du tout. Vous me connaissez assez...

– Alors, si vous n'avez pas peur, faites quelque chose. Ce n'est pas à moi de vous donner les moyens. Vous devez les trouver seule. Moi, mon travail consiste à surveiller les finances.

– Au fait, nous avons reçu deux chèques ce matin, deux chèques de dix dollars de personnes que nous avons aidées et qui veulent nous remercier.

– Je verrai ça tout à l'heure.

Et, avant de sortir du bureau de son assistante, le millionnaire déclara :

– Mettez-moi au courant de cette affaire Latreille, elle m'intéresse. J'ai toujours aimé les

enfants.

*

Michel Dupuis, le jeune journaliste que Diane avait connu à Hollywood et qui l'avait suivie au Canada, était maintenant le représentant de *la Trompette* au sein de l'Entraide.

Il rapportait, dans le journal, les faits les plus intéressants.

– Et je ne manque jamais de matériel avec tout ce qui arrive.

Diane appela Michel dans son bureau.

– J'ai besoin de toi, Michel.

– De quoi s'agit-il ?

Elle lui parla du cas Latreille.

– J'ai pensé que tu pourrais écrire quelques articles sur cette famille, des articles qui forceraient les autorités à s'occuper des enfants.

Le journaliste réfléchit :

- C’est difficile !
 - Comment ça ?
 - Je n’ai pas de preuves. Supposons que cette voisine ait menti, supposons que ce ne soit qu’une petite vengeance.
 - Je sais...
 - Il faudrait des preuves, auparavant. Ensuite, je pourrais écrire des articles.
 - Eh bien, je les aurai ces preuves.
- Diane semblait bien décidée.
- De quelle façon ?
 - Je ne sais pas encore, mais ce n’est pas un père ivrogne et batteur de femmes et une mère sans entrailles qui vont me faire reculer.

*

Diane entendit crier à travers la porte.

- Ferme-là, v’là quelqu’un, et si tu pleures, tu vas en manger une tout à l’heure.

La porte s'ouvrit. Une femme dans les trente-cinq ans, l'air abruti, vint ouvrir.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Monsieur Latreille est-il ici ?

– Non, pourquoi ?

– C'est pour un travail que j'aurais à lui confier. On me l'a recommandé fortement.

La femme s'efforça de sourire.

– Pouvez-vous revenir ?

– Quand ?

– Oh ! je ne sais pas.

Elle hésita :

– Mon mari travaille à des heures irrégulières. Il peut entrer très tard, comme il peut être ici pour souper, vous comprenez ?

Diane demanda :

– Pouvez-vous lui faire un message ?

– Oui.

– Je vais vous écrire mon nom et mon adresse sur une carte. Je suis de passage à Montréal. Il

faudrait qu'il vienne au plus tôt.

– Bon, laissez-moi ça et je le lui dirai.

– Entendu.

Lorsque Latreille arriva, ce soir-là, il était ivre-mort et il passait minuit. Sa femme l'aida à se mettre au lit.

Le lendemain matin, il s'éveilla vers dix heures. Un des petits pleurait.

– Pas moyen de dormir dans cette maison-ci.

Il mit rapidement ses pantalons et se dirigea vers la chambre des enfants.

Tout était silence, maintenant, dans la maison. Il ouvrit brusquement la porte.

– Qui a pleuré ?

Les petits hésitèrent.

– Je vous demande qui a pleuré ? lança-t-il d'une voix du tonnerre.

Madame Latreille apparut dans la porte.

– Voyons, Gédéon, pas si fort.

Il se retourna.

– Toi, mêle-toi de ce qui te regarde, fit-il en la poussant brusquement. Je veux savoir qui a pleuré et je vais le savoir.

Ginette, la plus grande, murmura :

– Ils ne pleuraient pas, papa, ils jouaient.

– Ils pleuraient. Tu essaies de les protéger ?

– Non, non, papa.

– Alors, c'est vous deux qui faisiez du tapage.

Il sortit une grosse lanière de cuir de sa chambre et coucha un des enfants sur le lit. Il le frappa une dizaine de fois puis fit de même avec l'autre.

– Puis toi, tu es plus grande. Tu ne savais pas que ton père voulait dormir ?

Il la battit à son tour, la frappant en plus avec son pied.

– Et restez là, vous passerez la journée sans manger.

Madame Latreille était assise dans la cuisine.

– Une journée qui commence bien.

– Si tu n’es pas contente, tu sais ce que tu as à faire ? Dehors, va-t-en et laisse-moi tranquille.

Il regarda sur la table.

– Le déjeuner n’est pas prêt ?

– Je croyais que tu étais pour dormir jusqu’à midi.

– Naturellement, tu aurais sauvé un repas. Correct, je ne mangerai pas dans ce cas-là.

– Mais, Gédéon...

– J’suis capable de me passer de manger.

– Écoute, Gédéon...

– Ferme-la.

Et il gifla sa femme. Elle tomba de sa chaise. Gédéon Latreille alla s’enfermer dans sa chambre. Tout était redevenu silencieux dans cette maison d’enfer.

Soudain, la porte de la chambre s’ouvrit et madame Latreille apparut :

– Gédéon !

– Viens pas te lamenter ici.

– Écoute, Gédéon, tu as reçu une visiteuse, hier.

– Pourquoi ?

– Une femme qui a du travail pour toi.

– Naturellement tu trouves que je ne travaille pas assez. Tu veux encore ambitionner sur moi.

– Mais non, fais comme tu veux. Ça m'a l'air d'une grosse affaire. Tiens, elle a écrit son nom et son numéro de téléphone sur cette carte.

La femme mit la carte sur le lit et sortit.

Une demi-heure plus tard, Gédéon partait pour la taverne en emportant la carte avec lui.

– J'peux bien l'appeler, je ne risque rien.

III

– J’aimerais à parler à mademoiselle Perron.

– Je regrette, mademoiselle Perron est sortie.
Si vous voulez laisser votre numéro de téléphone,
nous pouvons la rejoindre pour vous.

– J’suis à la taverne. Il donna le numéro.

– Allez-vous être là longtemps ?

– Une partie de l’après-midi.

– Mademoiselle Perron vous appellera.

Le commis de l’hôtel raccrocha puis signala
un autre numéro.

– L’Entraide, fit une voix.

– Mademoiselle Diane Roy est-elle là ?

– Un instant.

Au bout de quelques secondes, Diane
répondit :

- Allô ?
 - Mademoiselle Roy ?
 - Oui.
 - On m’a dit de vous appeler si j’avais un message pour mademoiselle Perron ?
 - En effet.
 - Eh bien, mademoiselle Perron est priée d’appeler monsieur Latreille à Québec 1-8523.
- Diane prit le numéro en note.
- C’est très bien, je vous remercie.
- Diane signala le numéro donné par le commis de l’hôtel.
- Taverne Bernier, fit une voix.
 - Est-ce que monsieur Gédéon Latreille serait là dans le moment ?
 - Oui, un instant.
- Diane entendit le commis crier :
- Gédéon, ta blonde au téléphone.
- Quelques secondes s’écoulèrent, puis une voix d’homme, une voix éraillée, reprit :

– Allô ?

– Monsieur Latreille ?

– Oui.

– Ici Lucile Perron.

– Ah bon, c'est vous. Alors, qu'est-ce que vous me voulez ? C'est vous qui êtes venue pour me voir, hier ?

– Oui, j'ai du travail pour vous, monsieur Latreille.

– Qui vous a dit que je me cherchais une place ?

– Personne. Mais j'ai besoin d'un bon homme et on vous a recommandé.

– Pour quelle sorte d'ouvrage ?

– Écoutez, ce serait trop long à expliquer au téléphone, monsieur Latreille. Pouvez-vous passer me voir à ma chambre d'hôtel ?

L'homme réfléchit.

– Quand ?

– Quand vous voudrez.

– Tout de suite ?

– Disons, dans une heure environ ?

– Ça me va. Est-ce que c'est une affaire qui va être payante ?

– Probablement. Je ne puis vous l'assurer, c'est un risque à prendre. Venez et je vais vous expliquer. Vous pouvez peut-être faire fortune et sans trop travailler.

– Dans ce cas-là, ça ferait mon affaire.

Diane donna le nom de l'hôtel.

– Je vous attends.

Elle raccrocha puis alla trouver la secrétaire.

– J'ai à sortir et il est possible que je ne revienne pas avant cet après-midi.

– Bien, mademoiselle.

– Si monsieur Bercy vient, vous lui direz que je m'occupe de l'affaire Latreille.

– Entendu.

Diane se rendit à l'hôtel où elle avait loué une chambre sous le nom de Lucile Perron. En la

voyant, le commis demanda :

– Vous a-t-on transmis un message ?

– Oui, je vous remercie. J’attends un visiteur.
Vous le ferez monter à ma chambre.

– Très bien.

Et Diane s’en alla à la chambre qu’elle avait louée. Elle jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Encore une demi-heure. Je me demande à quelle sorte de type je vais avoir affaire.

Latreille revint chez lui, à la grande surprise de sa femme. Il n’avait pris qu’une bouteille de bière et semblait parfaitement à jeun.

– Je sors, il faut que je me change.

– Où vas-tu ?

– Ça te regarde ?

– Non, mais si quelqu’un venait pour toi ?

– Je vais rencontrer cette demoiselle Perron. Je ne sais pas ce qu’elle me veut, mais il paraît que c’est pour faire de l’argent rapidement.

Il mit son plus bel habit puis, dix minutes plus

tard, il partait pour rencontrer Diane.

Il arriva à l'hôtel et s'informa :

– Mademoiselle Perron ?

– Chambre 18, au premier étage.

– Merci.

Il frappa à la porte de la chambre. Diane vint ouvrir. Évidemment, l'homme, pas très vieux, ne devant pas avoir quarante ans, fut ébloui par la beauté de Diane.

– Mademoiselle Perron ?

– Oui.

– C'est vous ?

– En effet. Vous devez être monsieur Latreille, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça, Gédéon Latreille.

– Entrez, monsieur Latreille.

Elle referma la porte.

– Asseyez-vous !

– Merci.

– Monsieur Latreille, j'ai beaucoup entendu

parler de vous.

– En bien ou en mal ?

– Les deux.

Il la regarda, surpris :

– Ah ! Mais si vous voulez, parlons tout de suite du travail que vous avez à m’offrir, vous dites que c’est payant sans trop travailler ?

– Il faut plus que du travail.

– Quoi donc ?

– De la bonne volonté. Je n’irai pas par quatre chemins, monsieur Latreille. Je suis au courant de tout.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Je sais que vous êtes un ivrogne et que vous prenez un malin plaisir à battre vos enfants et votre femme.

Il se leva brusquement.

– Dites donc, vous...

– Asseyez-vous, je n’ai pas terminé.

– Si vous pensez que je vais rester ici pour me

laisser insulter.

Il chercha à ouvrir la porte.

– C’est regrettable, elle est fermée à clef. Vous ne sortirez d’ici que lorsque vous aurez entendu ce que j’ai à vous dire.

– Où est la clef ? Passez-la moi, sans ça je fais un scandale.

– La clef, je l’ai ici, dans mon corsage. Je ne vous la passerai pas et vous allez m’écouter.

Latreille ricana :

– Faites bien attention que je ne la prenne de force !

– Je ne vous conseille pas d’essayer, monsieur Latreille, vous pourriez avoir une méchante surprise.

– Donnez-moi la clef.

Il s’avança vers Diane. Mais cette dernière lui saisit le bras, le ramena en arrière et Latreille poussa un cri de douleur.

– Alors, vous allez m’écouter bien sagement ?

Il s’assit en se tenant le bras.

– Vous me paierez ça. Si vous pensez qu’une femme me fait peur.

– Monsieur Latreille, si j’ai fait tout pour vous voir, c’est pour vous empêcher d’aller passer quelques années en prison.

Il éclata de rire.

– Moi, en prison ? Mais pourquoi ? Qu’est-ce que j’ai fait ? Je n’ai jamais commis un crime.

– Battre des enfants comme vous faites avec les vôtres, c’est pire qu’un crime.

– Jamais je ne les ai touchés. Demandez à ma femme.

– Votre femme a peur de vous, et puis elle semble aimer cette ambiance. Elle ne parlera pas.

– Alors allez-y, vous gênez pas, faites-moi arrêter si vous en êtes capable ?

– Je suis capable.

– Et de quelle façon ?

– Tout à l’heure, vous avez voulu lever la main sur moi. Je n’ai qu’à dire à la police que vous avez voulu m’attaquer. Une fois qu’on vous

a arrêté, on interrogera vos enfants, un par un, et ils parleront.

– Je n’ai pas peur.

– Monsieur Latreille, vous devriez réfléchir. Je fais partie d’une association.

Elle lui parla de l’Entraide.

– Nous pouvons vous trouver un petit commerce, pas trop cher. Nous vous suivrons de près. Nous vous guérirons de votre ivrognerie et vous pourrez être heureux avec votre femme et vos enfants.

– Voulez-vous, moi, je vais vous en donner un conseil ?

Il se leva et s’avança vers Diane.

– Occupez-vous de vos affaires et laissez donc les autres tranquilles. Maintenant, laissez-moi sortir d’ici.

– Non.

– Je veux la clef ou j’appelle.

Diane éclata de rire.

– Un homme appelle au secours alors qu’il est

dans une chambre avec une femme ? Elle est bien bonne.

– Je veux cette clef.

– Vous ne l’aurez pas.

Il se précipita sur Diane. Cette fois, la jeune fille manqua intentionnellement son coup. Latreille la saisit dans ses bras et chercha à fouiller son corsage. La robe, qui n’était maintenue que par une fermeture éclair, commença à se détacher.

Diane hurla :

– Au secours ! Au secours !

Elle était tout près de la fenêtre et il y avait beaucoup de passants au dehors.

– Taisez-vous, idiot !

– Au secours !

– Allez-vous me la donner cette clef.

Juste à ce moment, on frappa à la porte.

– Je ne puis ouvrir, défoncez, cria Diane.

Gédéon Latreille pâlit. Il regarda Diane, la

robe détachée, les cheveux en désordre, les poignets marqués.

La porte s'ouvrit. Le commis avait une double clef. Il parut avec un autre homme.

Gédéon avait laissé Diane. Elle tomba sur le lit, en pleurant.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il a voulu abuser de moi, fit-elle en pleurant.

– C'est faux, cria Gédéon.

Elle avait caché la clef dans son corsage. Elle ne voulait pas me la donner.

Diane se releva.

– Moi, j'avais caché la clef... vous mentez, fouillez-le, c'est lui qui a la clef.

Et en effet on trouva la clef dans la poche du veston de Gédéon Latreille. Ce dernier n'en revenait pas.

– Appelez la police, fit le commis.

Gédéon se pencha vers Diane.

– Vous aviez bien monté votre coup. Vous

avez glissé la clef dans ma poche, pendant la lutte.

Elle ne répondit pas, elle était à réparer sa toilette, mais le commis l'arrêta.

– N'en faites rien, mademoiselle Perron, je veux que les policiers vous voient dans cet état. Diane regarda le commis. Était-ce bien la vérité ?

– Pour moi, c'est plutôt pour qu'il me voie plus longtemps qu'il veut que je reste comme ça.

Cinq minutes plus tard, deux policiers arrivaient. Malgré les protestations de Latreille, on l'emmena au poste.

– Je vais voir mon avocat ! Je vais sortir sous cautionnement et vous allez me payer ça.

Et il sortit, encadré par les deux hommes de loi.

IV

– Allô, Michel ?

– Oui, c'est toi, Diane ?

– Oui.

– Et puis ?

– Il m'a fallu recourir aux grands moyens. Naturellement, il était buté. On l'a emmené. Il en a pour quelques heures, avant de pouvoir se faire libérer.

– Il faut agir rapidement, maintenant.

– Ne crains rien. Si tu joues ton rôle comme il se doit...

– Je vais faire de mon mieux.

– Vas-y tout de suite.

Diane raccrocha. Michel se trouvait aux bureaux de l'Entraide. Il sortit, sauta dans sa voiture et se dirigea vers la demeure des Latreille.

Il sonna à la porte et ce fut une petite fille qui vint ouvrir.

– Ta maman est-elle ici ?

– Oui, monsieur, entrez.

– Non, je veux lui parler ici.

Madame Latreille vint. Elle regarda Michel, le trouvant sans doute beau garçon.

– Monsieur...

– Je m’excuse... c’est... enfin, un ami qui n’a pas voulu donner son nom qui m’a dit de venir ici...

– Ah ! pourquoi ?

– Bien... je suis nouvellement arrivé à Montréal. Demain, nous avons une fête et on doit être accompagné, c’est un groupe d’amis qui organise ça et puis...

Il hésitait :

– Moi, vous comprenez, j’étais tout seul. Un ami m’a donné votre adresse en disant : « Va voir cette femme-là, c’est pas une branleuse. » En tout cas, j’aimerais vous expliquer mieux ce dont il

s'agit.

– Entrez, fit madame Latreille, intéressée.

– Non... Si vous vouliez, on pourrait aller prendre quelque chose ensemble. J'ai un char, je viendrais vous reconduire.

– Il va falloir m'attendre parce que je ne suis pas habillée.

– Je vais attendre, madame.

Il ajouta en riant :

– Si vous avez besoin d'une robe, ou quelque chose pour le party, j'ai pas mal d'argent, on pourra choisir ça ensemble, madame.

Elle sourit à son tour.

– Commencez tout de suite à m'appeler Danielle puisque, d'après moi, nous deviendrons de très bons amis.

Puis, se retournant :

– Ginette !

– Oui, maman ?

– Tu vas rester avec tes petits frères, et pas de

mauvais coups, il faut que je sorte.

– Bien, maman.

Dix minutes plus tard, elle était prête et Michel dut avouer que, bien maquillée, et bien habillée, Danielle Latreille était encore aguichante.

Elle monta dans sa voiture et ils s'éloignèrent. Quelques secondes à peine plus tard, une autre voiture venait se ranger devant le trottoir. Deux hommes et une femme se dirigèrent vers la demeure des Latreille.

– Maintenant, sergent, il faut faire ça le plus vite possible.

– Je vais vous laisser les questionner, mademoiselle Roy, mais j'avoue que je n'aime pas beaucoup travailler de cette façon.

– C'est la seule possible.

Ils sonnèrent à la porte et Ginette vint ouvrir.

– Maman est pas ici.

– C'est toi que je veux voir, ma petite.

– Moi ?

– Oui, et je veux parler, à toi toute seule, et à tes petits frères aussi.

– Maman ne veut pas qu'on laisse entrer quelqu'un dans la maison.

– Tu n'as rien à craindre, nous sommes envoyés par ta maman.

– Entrez, d'abord.

Diane suivit la petite qui la fit asseoir au salon. Les deux petits garçons, tout crottés, se cachaient dans la porte.

– Comment t'appelles-tu ?

– Ginette.

– Tu as quel âge ?

– Je vais avoir sept ans le 12 novembre.

– Tu vas aller à l'école ?

– J'sais pas.

– Tu aimes beaucoup ton papa, ta maman ?

Elle hésita avant de répondre oui.

– Aimes-tu mieux ton papa ou ta maman ?

– Les deux.

– Tu es contente de rester avec eux ? Ton papa ne te fait jamais de mal ?

Elle hésita une seconde puis répondit d'une voix ferme :

– Jamais !

Soudain. Diane regarda la jambe de la petite fille. Juste un peu en haut du genou, elle avait une marque bleue.

– Tu t'es fait mal à la jambe ?

– Je suis tombée en jouant.

– C'est curieux, moi, j'aurais cru que c'était un coup de pied que tu avais reçu.

– Oui, c'est ça, madame, en jouant avec mes petits frères, celui de quatre ans m'a donné un coup de pied et il ne l'a pas fait exprès.

– Ça fait mal ?

– Pas trop.

– Écoute-moi bien, Ginette, moi je connais un endroit où il y a beaucoup de petites filles.

– Ah ! qu'est-ce qu'elles font ?

– Elles s’amusent, apprennent à lire, à écrire
Tu aimerais ça, lire ?

– J’sais pas.

– Tu pourrais lire de belles histoires, comme le
Petit Chaperon Rouge, le Petit Poucet. Tu
aimerais ça ?

– Oui, mais maman ne voudrait pas que j’y
aille.

– Pourquoi ?

– J’sais pas.

– Moi, je pourrais t’emmener à cette place-là,
mais il ne faudrait pas que tu me contes des
mensonges.

– Je ne suis pas une menteuse.

– Tu sais que le petit Jésus t’écoute. Est-ce
que ta maman te montre des prières ?

– Non.

– Tu sais que le petit Jésus n’aime pas les
petites filles menteuses.

Elle répéta :

– Je ne suis pas une menteuse, mademoiselle.

– Ta maman m’a dit que ton père la battait des fois, c’est vrai ? Ne conte pas de mensonges, surtout.

Elle était toute rouge. Elle baissa les yeux.

– Des fois, quand papa est fâché.

– Il te bat, toi aussi ?

– N... non.

– Ne dis pas non, si c’est oui.

Le sergent Beauvin intervint :

– Ne la forcez pas à dire ce qu’elle ne veut pas, mademoiselle Roy. Il faudrait qu’elle parle elle-même.

– Et elle va tout me dire, n’est-ce pas, Ginette ? Si tu me dis tout, je pourrai t’envoyer, avec tes petits frères, dans cette maison où il y a des enfants comme toi et où tu pourras jouer...

Le petit bonhomme de quatre ans s’était glissé dans la pièce. L’autre n’osait pas encore se risquer.

– Dis-le pas, Ginette, papa va nous battre.

C'en était assez. Le sergent, cette fois, prit la parole. L'autre policier prenait des notes.

– Écoute, ma petite, si ton papa te bat, tu vas nous le dire.

– Non.

– Pourquoi ?

– Papa, il dit que vous allez l'envoyer en prison, si je le dis.

– Mais non, voyons. Nous allons l'empêcher de te battre, c'est tout.

Diane se pencha vers le petit bonhomme de quatre ans.

– Ton papa, il t'a battu ?

– Oui.

– Quand ?

– Hier ?

– Non, à matin.

Et en son langage, le petit bout d'homme conta ce qui s'était passé. Ginette alors se délia la langue.

Elle se mit à parler, à tout raconter, au sujet de son père.

– L'autre jour, il a attaché André dans le garde-robe et il a passé la journée là.

– Qui est André ?

– Moi, fit le petit homme de quatre ans.

– Il vous bat avec quoi ?

– Avec un bâton, puis avec sa ceinture aussi. Il nous donne des coups de pied.

– Tu as des marques ?

– Je ne sais pas.

Le sergent demanda :

– Où te bat-il ?

– Sur le lit.

– Non, je veux dire à quel endroit ? Sur les fesses ?

– Oui, puis sur les bras, puis dans le dos aussi.

Diane prit la petite fille par la main.

– Viens avec moi dans ta chambre.

– Pourquoi ?

– Je veux voir si tu as des marques dans le dos. Viens.

Diane revint au bout de trois minutes.

– Elle a plus d’une marque, sergent.

– Le petit bonhomme aussi.

– Celui de deux ans, ce doit être la même chose. J’ai essayé de l’emmener mais il ne veut pas, il s’est sauvé.

– Qu’allez-vous faire ?

Le sergent se tourna vers Ginette.

– Amène tes petits frères à l’arrière, je veux causer avec mademoiselle.

Ginette sortit avec André et le plus petit suivit.

– Alors, sergent ?

– Il est évident que nous en savons suffisamment long pour faire une cause, mais nous ne pouvons leur enlever les enfants immédiatement.

– Je sais.

– Nous allons emmener les enfants devant la

cour. Ils parleront. Avec le témoignage des voisins, ce sera suffisant pour faire condamner Latreille et enlever les enfants à cette femme-là. Mais...

– Mais quoi, sergent ?

– Quelques jours s'écouleront avant sa comparution en cour. Nous pouvons l'arrêter mais il sortira sûrement sous cautionnement et il menacera ses enfants et ils refuseront de dire un mot en cour.

– Laissez, faire, sergent j'ai préparé un plan. Portez votre plainte contre Latreille et laissez faire le reste.

– Bon, je ne sais pas au juste ce que vous préparez, mais je vais vous laisser agir.

– Très bien.

*

Latreille n'avait pas perdu son temps. En arrivant au poste, il appela un avocat.

Il lui raconta exactement ce qui s'était passé.

– Ce sont des jaloux qui veulent me faire enfermer. Ils ont tout d'abord essayé de prouver que je battais ma femme et mes enfants. Ils ont envoyé la police deux fois à la maison. Mais ça n'a pas pris.

– Et maintenant ils se servent de ce moyen-là ?

– Oui.

– Je vais y voir, Latreille. Je vais obtenir que vous soyez remis en liberté sous cautionnement.

– Vous pensez réussir ?

– Oui, l'accusation n'est pas grave. Je vais tout de suite aller voir un juge. Laissez-moi faire.

Une heure plus tard, l'avocat était de retour.

– Vous avez mille dollars ?

– Oui, j'ai encore quatre mille piastres à la banque.

– Bon, alors, je vais cautionner pour vous et vous allez être remis en liberté. Mais vous allez me signer un billet.

– Ce que vous voudrez.

L'avocat prépara un papier puis expliqua à son client :

– Il faut maintenant que j'aille chercher l'argent. J'ai tout juste le temps de me rendre à la banque.

Il partit aussitôt. Une demi-heure plus tard, il était de retour.

– Vous êtes libre, Latreille. Mais je vous préviens, ne cherchez pas à vous sauver.

– Ne craignez rien, je n'ai pas peur puisque je n'ai rien fait.

Latreille fut donc remis en liberté. Aussitôt sorti, il murmura :

– Cette Diane Roy ne l'emportera pas en paradis. Elle va s'apercevoir, maintenant, de quel bois je me chauffe.

V

Michel et Danielle Latreille causaient ensemble depuis un bon vingt minutes...

Danielle trouvait le jeune journaliste fort gentil.

– Il n’y a qu’une chose qui m’embête depuis que je suis à Montréal.

Et il se dirigea vers sa demeure.

– Quoi donc, Michel ?

– Moi, j’aime les gens sans cérémonie comme vous. J’ai loué une chambre dans un hôtel et je trouve ça trop chic.

– Ah !

– J’aimerais vivre dans une place où il y a de la vie, où il y a des enfants, j’aime beaucoup les enfants.

Et il ajouta :

– Je paierais bien un dix dollars par semaine pour pouvoir coucher sur un divan dans une place comme ça.

La femme hésita :

– Si j’avais assez de place à la maison...

– Vous me loueriez une chambre ?

– Oui, mais je n’ai que trois appartements. Une grande cuisine, un salon et une chambre à coucher. La chambre, c’est pour mon mari, moi, et ma petite fille. Les deux garçons couchent sur le divan du salon.

Elle hésita encore :

– On a « un sofa » contre le mur de la cuisine. Si vous pouviez coucher là...

– Pensez-vous que votre mari...

– Gédéon ? Tout ce qui rapporte fait son affaire, pourvu que ça ne le dérange pas.

– Mais, alors, je suis prêt, j’accepte, même si je couche sur un divan. Je vais immédiatement chercher ma valise.

– Ce serait peut-être mieux que j’en parle à

mon mari ?

– Quand comptez-vous le voir ?

– Je ne sais jamais. On peut faire une chose.
Allons-nous en à la maison.

– Et puis ?

– Nous allons attendre mon mari là. Qu'en pensez-vous ?

– Ça me va.

Elle vint pour se lever.

– Non, attendez, on prend une autre bouteille de bière ?

Quelqu'un cria :

– Monsieur Legris au téléphone.

Legris, c'était le nom de famille que Michel avait donné.

– Vous m'excusez, une seconde, ce doit être un ami.

Il alla à l'appareil.

– Allo, Michel ?

– Oui, Diane.

– Et puis ?

– Ça marche. Elle m’invite à coucher sur le divan dans la cuisine. J’espère que je ne serai pas obligé de rester là bien longtemps.

– Non, sitôt que Latreille viendra pour sortir, on l’arrêtera de nouveau et cette fois, on ne le laissera plus sortir sous cautionnement. La comparution aura lieu dans deux jours au plus tard.

– Et puis ?

– On enlèvera les enfants de ce foyer. Une fois au procès, ils parleront, n’aies pas de crainte.

– Alors tu t’en vas ?

– Je vais rester près de la maison au cas où Latreille reviendrait. Mais les policiers ne croient pas qu’il soit déjà sorti.

– Bon, alors, quand j’arriverai, tu pourras t’en aller.

– C’est ça.

Michel raccrocha. Il alla retrouver Danielle.

– J’ai dit que j’avais encore soif tout à

l'heure... et maintenant, j'aimerais mieux partir tout de suite.

– Comme vous voudrez, Michel.

– Je ne veux pas manquer votre mari.

Ils sautèrent dans la voiture du journaliste et arrivèrent bientôt chez les Latreille.

Diane respira plus à l'aise. Avec Michel dans la maison, la femme Latreille n'essaierait certainement pas de battre ses petits, de les forcer à ne pas dire la vérité.

*

Diane, après avoir pris une bouchée, était retournée à l'Entraide.

– Mademoiselle Diane ?

– Oui.

– Vous êtes demandée au téléphone de la part du serpent Beauvin.

– Merci.

Diane prit le récepteur.

– Mademoiselle Diane, ici le sergent Beauvin. Nous avons levé un mandat contre Latreille mais il avait déjà été remis en liberté. Nous sommes allés chez lui et il n'est pas là. Nous surveillons les alentours.

– C'est parfait. Vous n'avez rien à craindre pour les petits. Un de mes amis a réussi à s'installer comme chambreur chez les Latreille.

– Je ne crains pas pour les petits.

– Pour qui, alors ?

– Je crains pour vous. Latreille doit vous en vouloir de lui avoir joué ce sale tour. Il va sûrement chercher à se venger.

– Bah ! ne craignez rien pour moi, sergent, je suis bien capable de me défendre toute seule.

– En tout cas, soyez prudente. Des types de la trempe de Latreille, une fois fâchés, sont capables de tout.

– Je serai sur mes gardes.

*

Latreille ne s'était pas rendu chez lui. Il s'était dirigé vers une petite boîte de nuit qu'il fréquentait assez souvent.

En le voyant entrer, le commis s'écria :

– Tiens, Gédéon, il y a longtemps que tu n'es pas venu ici.

– Vous vendez votre bière trop cher, j'aime mieux la prendre à la taverne.

Il s'assit à une table et commanda une bouteille de bière.

– Ti-Noir n'est pas ici ?

– Il ne tardera certainement pas, il vient tous les jours. Ordinairement, il arrive vers trois heures.

– Je veux lui parler.

– Si je le vois, je te l'enverrai.

Ti-Noir arriva bientôt. C'était un type dans la vingtaine, le vrai genre « bum ». Tout de suite, il alla à la table de Gédéon.

- Salut le père !
 - Salut Ti-Noir.
 - Y a longtemps qu'on vous a pas vu. Ne me dites pas que vous travaillez ?
 - Non, assieds-toi. Qu'est-ce que tu prends ?
 - C'est vous qui payez ?
 - Naturellement, puisque je te l'offre.
 - Dans ce cas-là, Charles, apporte-moi une bière et un scotch.
 - O.K., fit le commis.
- Ti-Noir demanda :
- Y paraît que vous avez affaire à moi ?
 - Oui, il m'en est arrivé une bonne.
 - Comment ça ?
- Gédéon conta son aventure avec Diane Roy.
- J'ai déjà entendu parler de cette affaire-là, l'Entraide, une vraie affaire de fou. Mais parlez-moi donc de cette Diane-là, il paraît qu'elle est femme ?
 - Tu n'en as jamais vues de pareilles.

- C’est vrai, bien faite ?
 - Oui, mon vieux, elle n’a rien à envier à Marylin Monroe ou à Lollobrigida, je te le jure.
 - Vrai ?
 - Pas trop grande puis une figure qui ferait tomber un mur de pierre. Des yeux à faire rêver...
 - Vous avez eu le temps de l’observer comme il faut ?
 - Elle a été avec moi tout près d’une demi-heure. Elle est femme, c’est tout ce que j’ai à te dire.
 - Vous devriez me présenter ça, le père.
 - J’ai mieux que ça pour toi.
 - Ah !
 - Tu vas me venger, et moi, je vais te donner \$25.00.
- Ti-Noir siffla.
- Vous n’y allez pas de main morte. Hé, \$25.00 on ne crache pas là-dessus. Que voulez-vous que je fasse ?

– Tu vas me dire où envoyer Diane et je me charge de te l’envoyer, moi. Une fois là, tu y feras ce que tu voudras, mais fais-y quelque chose.

– Craignez rien, envoyez-la moi.

– Je veux qu’elle s’en souviene, tu comprends ? Mais naturellement, ferme-la.

– Ayez pas peur, même si je me faisais arrêter, je ne dirai rien, je sais me la fermer.

– Maintenant, un conseil, j’aimerais autant que tu ne sois pas tout seul.

– Pourquoi ?

– Cette fille-la connaît des prises de lutte, et elle peut se défendre, si tu étais avec un chum...

– C’est facile à trouver pour une « job » aussi plaisante.

– Où allons-nous la faire venir ?

– J’ai un bon endroit, mais pour moi...

– Où ?

– Vous savez le vieux hangar où demeurait le père Brisebois ? Y a personne qui reste-là depuis

que le vieux est mort.

– Vrai ?

– La cabane est en plein champ puis la Diane pourra crier à son goût, elle n’attirera pas l’attention des gens.

– Ça va aller tout seul

– Vous pensez qu’elle va pouvoir s’y rendre ?

– Oui.

Gédéon baissa la voix.

– J’ai un truc. Voici ce que tu vas faire.

Et il se mit à parler à vote basse.

*

– Mademoiselle Diane Roy, s’il vous plaît.

– Un instant.

La téléphoniste appela Diane :

– Un appel pour vous.

– Merci.

Diane prit le récepteur :

– Allô ?

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– C'est vous qui vous occupez de faire enquête sur les cas pour votre association ?

– En effet.

– Bon, j'espère que vous saurez m'aider. Il y a un vieux que je connais, un monsieur Bertrand. Il vit dans une véritable cambuse et il commence à avoir les rhumatismes. Il ne veut pas sortir de là.

– Pourquoi ?

– Il dit qu'on va l'envoyer dans un hospice. Il a peur de ça. On ne peut le laisser là.

– En effet, quel âge a-t-il ?

– Tout près de 80 ans. Ça n'a pas de sens. J'ai pensé vous appeler, parce que vous, vous devez connaître plus d'arguments que moi.

– Mais sûrement, je puis m'occuper de ce cas, c'est toujours assez facile à régler ce genre de choses.

– Vous irez le voir ?

– Oui.

– Écoutez, ne perdez pas de temps. Je sais que le soir, il est toujours chez lui, autour de neuf heures. Pouvez-vous y aller ce soir ?

– Une seconde.

Diane consulta son agenda.

– Oui, je puis y aller. Pouvez-vous me donner son adresse ?

– Il n'en a pas mais je vais vous expliquer exactement où il demeure.

Et l'homme donna des détails.

– Vous ne pouvez pas la manquer. La cabane est seule en plein champ.

– J'irai ce soir, vers neuf heures.

– Moi, j'essaierai d'aller faire un tour vers neuf heures et demie, ça vous va ?

– Mais oui. Comment vous appelez-vous ?

– Jacques Lanthier.

– Bon, comptez sur moi, monsieur Lanthier, je

vais m'occuper de ce cas-là.

Et Diane raccrocha.

– Pauvre vieux, il faut absolument que je trouve les arguments nécessaires pour le sortir de son trou.

VI

– Et puis ? demanda Gédéon.

– Elle a mordu à l’hameçon, elle sera à la cabane, ce soir, vers neuf heures.

– Bon, alors, je puis compter sur vous ?

Ti-Noir se frotta les mains.

– Une belle soirée en perspective. Ne craignez rien, quand nous la laisserons, elle n’aura pas le goût d’aller nulle part.

– Je compte sur toi.

– Vous avez l’argent ?

– Non pas sur moi, mais demain, je pourrai te payer ça. Il va falloir que je passe à la banque. Tu me fais confiance ?

Ti-Noir lui donna une tape sur l’épaule :

– Certainement le père. Un homme qui a un compte de banque, il faut faire confiance à ça.

– Moi, je retourne à la maison et je ne bouge pas de là. Je ne veux pas que cette Diane m'accuse, mais, arrange-toi pour lui faire savoir que ça vient de moi, ce petit cadeau-là.

– Ne craignez rien le père, on va vous arranger ça correct. Gédéon se leva.

– Tu viendras demain pour te faire payer ?

– J'aimerais mieux vous rencontrer ici. Si je vais chez vous, on peut vous surveiller. Vous laisserez une enveloppe à Charles. Ce sera simple.

– Entendu. Salut Ti-Noir et merci.

Gédéon sortit. Lentement, il se dirigea vers sa demeure.

Il allait entrer lorsque deux hommes s'approchèrent de lui.

– Gédéon Latreille ?

– Oui.

– Veuillez nous suivre, nous avons un mandat d'amener contre vous.

– Comment, encore ?

– Oui. Encore.

– Mais je viens de payer un cautionnement, il y a certainement une erreur.

– Il n’y a pas d’erreur, je vous dis de nous suivre.

– O.K., fâchez-vous pas, mais vous allez avoir affaire à mon avocat.

Il demanda :

– J’peux-tu aller prévenir ma femme ?

– Votre femme est au courant. Nous sommes allés chez vous pour voir si vous y étiez. Allons, venez avec nous.

Ils l’emmenèrent au poste. Là, le sergent lui lut l’acte d’accusation.

– Vous êtes accusé d’avoir maltraité votre femme et vos enfants.

– Encore, mais c’est pas la première fois qu’on essaie de me faire ce coup-là. Vous n’avez pas le droit de m’arrêter sans preuves.

– Nous en avons.

Gédéon éclata de rire :

– Les voisins ? Ce sont des jaloux parce que j’ai de l’argent. Mais interrogez ma femme, interrogez les enfants. Ils ne sont pas menteurs.

– Non, ils ne sont pas menteurs et ils ont dit la vérité. Nous avons ici le témoignage de votre fille. Elle viendra témoigner contre vous, en cour.

Gédéon avait pâli.

– Qu’est-ce que vous dites ? Quand l’avez-vous interrogée ?

– Pendant que vous étiez ici à vous débrouiller avec une autre accusation.

– Les petits « maudits », ils vont me payer ça.

– Laissez faire les menaces. Allons, suivez-nous aux cellules.

– Je peux appeler mon avocat ?

– Si vous voulez mais ça ne vous donnera pas grand-chose.

– Comment ça ?

– L’accusation est trop grave, il n’y aura pas de cautionnement, vous devrez rester en dedans jusqu’à votre procès.

Gédéon pensa :

– Pour moi, c’est la belle Diane qui a préparé cette affaire-là.

Mais il sourit en pensant aux mauvais traitements qu’elle recevrait le soir même.

On emmena donc Gédéon aux cellules.

*

Madame Latreille était dans tous ses états.

– Qu’est-ce que Gédéon peut bien avoir fait ?

– Je l’ignore, Danielle, mais il ne faut pas vous inquiéter outre mesure.

Ginette s’avança :

– Maman, on va emmener papa en prison ?

– Mais non, mais non...

– C’est ce que vous avez dit tout à l’heure au monsieur.

– Ne te mêle pas de ça, Ginette.

– C’est de ma faute, fit la petite fille.

Madame Latreille se retourna brusquement :

– Comment ça, de ta faute ?

Michel intervint :

– Laissez-la. Cette enfant est troublée, elle ne sait pas ce qu'elle dit, Danielle, elle est prête à tout faire pour sauver son père. Elle aime son papa, pas vrai, Ginette ?

– Oui.

– Maintenant va jouer avec tes petits frères.

Il sortit une pièce de dix sous de sa poche.

– Tiens, va au restaurant et va t'acheter quelque chose, des bonbons, c'est pour toi ce dix sous.

– Vous les gâtez, Michel.

Ginette avait déjà oublié ce qu'elle voulait dire. Elle partit avec son petit frère André.

L'autre enfant attendit patiemment le retour de son frère et de sa sœur.

– Ouf... je m'en suis sauvé pour cette fois-ci. Espérons que madame Latreille n'essaiera pas à nouveau de faire parler sa fille, pensa Michel.

*

Diane partit du bureau à cinq heures quinze. Elle venait de recevoir un appel de Ben Laurie, ce dernier l'invitait à souper.

– J'ai plusieurs nouvelles à t'apprendre, dit-il.

Elle rencontra Ben dans un des chics restaurants de la ville.

Le petit homme dut faire un effort pour enlever son chapeau melon, mais tout le temps qu'il mangea, il ne le quittait pas des yeux.

– Diane, j'ai trouvé un endroit idéal pour ma compagnie.

– Où ?

– C'est une ancienne compagnie de cinéma. Son édifice est à vendre et tout son équipement. Aujourd'hui, cette compagnie loue son équipement à des entreprises privées. C'est juste un peu en dehors de Montréal.

– Je suis bien content pour vous, Ben.

– De plus, je vais ouvrir un bureau immédiatement, demander une charte et vendre des parts afin de faire des fonds pour ma nouvelle compagnie.

– Vous avez le droit ?

– Mais certainement. Nous aurons ainsi un gros capital et nous pourrons tourner notre premier film. Maintenant une nouvelle qui va probablement te désappointer...

– Laquelle ?

– Nous tournons en anglais.

Diane sursauta :

– En anglais ?

– Oui, il faut bien voir les choses en face, Diane. Le marché canadien-français n'est pas assez grand. Quant à la France, il ne faut pas y compter. On produit trop de films, là-bas. Par contre, le marché anglais est immense, et on peut ensuite traduire les films...

– Je vous comprends.

– Ça donnera du travail aux artistes

Canadiens, à ceux qui parlent anglais tout d'abord, puis à ceux qui ne parlent que le français, pour le doublage.

– Avez-vous choisi le scénario que vous allez tourner ?

– Non, mais dès cette semaine, je lance un concours original par tout le Canada. Le meilleur scénario sera primé et édité en volume. Il sera vendu par toute l'Amérique, avant qu'on ne tourne le film. C'est la meilleure publicité.

– Je vois que vous connaissez votre travail, Ben.

– On ne me montrera pas comment lancer un artiste ou un film. Si je ne réussis pas, personne ne pourra réussir.

Diane regarda l'heure.

– Il faut que je me hâte, dit-elle.

– Pourquoi ?

– J'ai quelqu'un à rencontrer à neuf heures.

Ben demanda :

– Et tu n'as rien décidé ?

– À propos de quoi ?

– À propos du cinéma. J’aimerais bien que tu sois la vedette de mon premier film.

– Nous en parlerons plus tard, Ben, je n’ai rien décidé.

Mais Diane cachait un petit sourire, un sourire malicieux qui voulait peut-être en dire long.

Elle se sépara de son ami et se rendit chez elle. Là, elle se changea, puis à huit heures trente, elle sautait dans un taxi pour se rendre à la cabane du supposé père Bertrand.

– Arrêtez-moi ici, chauffeur.

– Bien, mademoiselle.

– Combien vous dois-je ?

– Un dollar et trente.

Elle donna un dollar et cinquante et lui laissa le change comme pourboire.

Diane aperçut la cabane dans le champ. Il faisait noir mais elle aperçut le petit chemin menant à la porte.

Le taxi disparut. Diane était seule maintenant.

– Une curieuse de place pour habiter. Il doit s’ennuyer à mourir.

Elle était rendue à la porte de la cabane.

*

À l’intérieur, Ti-Noir et son ami, Alphonse, guettaient par la fenêtre.

– Voici une voiture qui s’arrête, c’est un taxi.

– Y a-t-il quelqu’un qui descend ?

– Oui, une femme.

– C’est elle. Attention, place-toi de ce côté-ci de la porte, moi de l’autre. On saute sur elle sitôt qu’elle ouvrira.

– Bien.

Ti-Noir continuait de guetter par la fenêtre.

– Est-elle seule ?

– Oui, le taxi s’en retourne. Tiens, elle prend le chemin, elle s’en vient.

– Qu’est-ce qu’elle a l’air ?

– Écoute, je n’ai pas des yeux de chats, moi. Je ne puis la voir comme il faut, il fait noir.

– Tu as raison, Ti-Noir.

Alphonse éclata de rire.

– Pas si fort, la voici !

On frappa à la porte. Ti-Noir prit une voix chevrotante pour crier :

– Entrez !

Et la porte s’ouvrit.

VII

Gédéon Latreille expliqua à son avocat ce qui s'était passé.

– Cette fois, vous êtes plus mal pris que je ne le croyais.

– Comment ça ?

– Si vos enfants ont parlé, on ne pourra avoir un cautionnement.

– Vous pensez ?

– C'est sûr. Mais ça ne veut pas dire que vous allez être condamné. Puisque vous m'assurez que vous n'avez pas battu vos enfants, on saura leur faire dire la vérité.

– C'est-à-dire que... je les ai punis de temps à autre, mais je faisais mon devoir de père de famille.

– Vous ne les avez pas punis à outrance ?

– Non, non, quelques fessées, puis quand ils étaient trop tannants, quelques coups de ceinture, mais sans exagérer.

L’avocat regardait curieusement son client.

– C’est drôle mais j’ai l’impression que vous ne me dites pas la vérité.

– Comment ça ?

– J’ai lu le rapport du sergent. Selon la petite, encore ce matin, vous l’auriez battue à coups de pieds, vous auriez frappé votre femme.

Latreille murmura :

– Laissez faire, quand je sortirai d’ici, elle va en manger une, à coups de bâton !

L’avocat se leva.

– Je regrette, Latreille, mais je ne pourrai pas m’occuper de votre cause.

– Comment ça ?

– Il va falloir que je parte en voyage dans une semaine, alors...

– Dites donc que vous ne voulez pas vous en occuper, ce sera beaucoup plus simple.

– Eh bien, oui, c’est ça, je ne veux pas de cette cause, car je me rends compte, petit à petit, que vous êtes un joli salaud, et si j’étais votre juge, je vous enverrais à l’ombre pour plusieurs années.

Et l’avocat s’éloigna brusquement.

*

Diane ouvrit la porte. Une lumière brillait à l’intérieur de la cabane mais elle ne voyait personne.

– Monsieur Bertrand ?

Personne ne répondit.

Elle fit un pas, puis brusquement, deux hommes se jetèrent sur elle. Elle tomba au sol.

Aussitôt, l’un des deux la retint solidement pendant que l’autre fermait la porte et revenait avec de la corde.

Ils lièrent solidement les poignets et les chevilles de Diane.

– Fais-la asseoir.

Pour tout meuble, il y avait une vieille table, quatre chaises, un poêle et un divan qui tenait à peine debout.

Ils forcèrent Diane à s'asseoir sur une des chaises, puis Ti-Noir l'examina :

– Le père Latreille a pas menti, c'est quelqu'un.

– Tu me le dis, on va avoir du plaisir.

Diane aussitôt comprit :

– C'est une vengeance de monsieur Latreille ?

– Tais-toi, c'est pas le temps de parler. C'est le temps de passer à l'action.

Ti-Noir fit un signe à son compagnon.

– Transportons-la sur le lit.

Diane tenta de se débattre mais les deux hommes étaient plus forts qu'elle.

– Quelle est jolie !

Ti-Noir se pencha sur elle et l'embrassa de force.

– Maintenant, ma chérie, nous allons nous

amuser un peu. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une femme comme toi. Tiens-la bien, Alphonse.

– Crains pas.

– Moi, je vais lui arracher cette robe-là de sur le dos.

– Mais vous êtes fou. Vous serez punis pour ce que vous faites.

Ti-Noir et Alphonse éclatèrent de rire. Ti-Noir passa sa main dans l'ouverture de la robe et tira. Elle se déchira en deux.

– Tu as vu ça, d'un seul coup.

Diane criait :

– Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi.

– Nous autres aussi, on travaille pour l'Entraide, tu vois, deux pour le même travail, on s'aide.

La porte s'ouvrit brusquement.

– Ne bougez pas, police !

Ti-Noir et Alphonse poussèrent un cri de rage. Diane, un soupir de soulagement.

- Sergent Beauvin.
- Heureusement que j’ai pris sur moi de vous faire surveiller, mademoiselle Roy.
- Vous voulez dire que...
- Après votre appel, j’ai ordonné à deux de mes hommes de ne pas vous perdre de vue.
- Ah !
- Ils vous ont suivie ici, puis ils m’ont appelé. J’ai tout de suite deviné qu’il se passait quelque chose.

Le sergent délivra Diane.

- C’est Latreille qui est au fond de l’affaire, dit-elle.
 - Vous êtes certaine ?
 - Oui, ils l’ont dit.
 - Laissez-moi faire.
- Puis, à voix haute :
- De toute façon, nous serions venus quand même, car Latreille, sans doute repentant, nous a raconté ce qui allait se passer.

Ti-Noir bondit :

– Il a parlé ?

– Oui. Il a donné la description de la cabane. Il nous a dit que c'est vous qui deviez faire ce travail.

– Le salaud ! Mais il m'a donné vingt-cinq dollars, et puis, il sait des choses sur moi... si je refusais...

– Emmenez-les, ordonna le sergent.

Les accusations, maintenant, allaient pleuvoir sur le dos de Latreille.

– Il en aura certainement pour quelques années en prison.

– Oui, quant à la femme, elle ne pourra faire vivre les enfants. Et puis, c'est une dévergondée et il sera facile de le prouver.

Dès le lendemain, Diane s'occupa des enfants. Deux jours plus tard, avait lieu l'enquête préliminaire de Latreille.

Diane avait refusé de porter plainte pour la première accusation d'attentat à la pudeur.

Latreille fut donc accusé d'avoir martyrisé ses enfants et d'avoir organisé un complot pour battre et violer Diane Roy.

On l'envoya à son procès et le juge refusa tout cautionnement.

Diane et le sergent passèrent ensuite à une autre cour où l'on demanda la permission de s'occuper des enfants Latreille.

Plusieurs témoins vinrent témoigner que madame Latreille vivait une vie de débauche.

Le juge donna alors la permission à Diane de s'occuper des enfants.

– Et c'est l'Entraide qui va payer pour eux ?

– Oui, monsieur le Juge.

– Entendu dans ce cas.

Madame Latreille était dans tous ses états, car au fond, elle aimait ses enfants.

– Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

– Ce sont les ordres de la cour, madame.

Même les petits refusaient de quitter leur maman. Mais Diane leur fit comprendre qu'ils

seraient beaucoup mieux ailleurs.

– Vous pourrez vous amuser, vivre avec d'autres enfants de votre âge.

Et on emmena les petits.

– Mais moi, qu'est-ce que je vais devenir ?

– Madame Latreille, venez à mon bureau demain, et nous tâcherons de vous aider.

Madame Latreille consentit. Le lendemain, à dix heures, elle se présenta au bureau de Diane.

Elle était à peine entrée qu'elle éclata en sanglots.

– Je m'ennuie de mes petits !

– Vous auriez dû y penser plus tôt, madame Latreille. Mais vos enfants vous reviendront un jour.

– Un jour ? Quand ?

– Sitôt que vous pourrez prouver à la cour que vous êtes devenue une excellente mère de famille. Quant à votre mari...

– Je souhaite qu'on le condamne à dix ans, c'est lui la cause de tout.

– Il sera condamné à deux ans probablement. Mais sitôt qu’il sortira du pénitencier, nous nous occuperons de lui, nous tâcherons d’en faire un homme.

– Mais moi, pendant ce temps, qu’est-ce que je vais faire ?

– Vous n’êtes pas dans le chemin. Votre mari a un peu d’argent, et puis, vous pouvez travailler...

Elle haussa les épaules.

– Travailler ? Mais je ne sais rien faire.

– Toute femme peut travailler à faire du ménage, ou encore dans une cuisine.

– Travailler dans une maison privée ou un restaurant ?

– Non, un restaurant, ce n’est pas votre place. Vous y rencontreriez des clients, enfin, vous comprenez, n’est-ce pas ?

Elle demanda craintive :

– Vous avez quelque chose à m’offrir ?

– Oui.

– Quoi donc ?

– C’est bien vrai que vous vous ennuyez des enfants, que vous voulez les revoir ?

– Oh ! oui, je suis prête à tout faire pour racheter mon passé.

– Alors j’ai la place qu’il vous faut. À l’orphelinat où nous avons placé vos enfants, on demande des aides, pour travailler à la cuisine, au lavage, au repassage, le salaire n’est pas énorme, mais...

– Vous voulez dire que je pourrais travailler là ?

– Oui, et dans un bon milieu, sous la surveillance des religieuses. Vous pourrez voir vos enfants presque tous les jours. Vous serez nourrie, logée.

– J’accepte tout de suite.

– Non, pensez-y, madame Latreille, je ne voudrais pas que vous preniez une décision trop rapidement et qu’ensuite vous le regrettiez.

– C’est tout pensé. J’accepte. Je serai près de mes enfants et c’est tout ce qui compte. Quand

Gédéon sortira, nous retournerons auprès de lui.

– Si votre mari est décidé à changer de conduite.

– Il changera sans doute, surtout si je ne l’encourage pas à mal faire. Vous savez, je suis presque aussi coupable que lui.

– Je n’en doute pas.

– J’aurais dû porter plainte, ça l’aurait porté à réfléchir, à se tenir tranquille, mais non, je prenais plaisir à le voir agir et à boire avec lui.

– Venez demain matin et nous irons à l’orphelinat ensemble, madame Latreille.

– Et mon logement.

– Le mieux, c’est de le laisser et de placer les meubles que vous avez en entreposage.

Elle haussa les épaules.

– Bah, pour ce que nous avons, c’est aussi bien d’essayer de les vendre avec le logement. Ça ne vaut pas grand-chose.

– Comme vous voudrez.

Madame Latreille partit, encouragée par les

bons conseils de Diane.

– Eh bien, une autre affaire de classée, fit Diane, en rangeant le dossier.

Puis, elle alla demander à la téléphoniste :

– Monsieur Bercy est-il là ?

– Il vient tout juste d’entrer dans son bureau, mademoiselle Roy. Il voulait vous voir, mais vous étiez occupée.

– Merci.

Diane frappa à la porte du bureau de Bercy.

– Entrez.

Diane entra. Bercy la fit asseoir.

– Et puis, j’ai entendu dire que vous vous occupiez de l’affaire Latreille ?

– Elle est terminée.

– Ah !

– Mais ça n’a pas été sans difficulté.

Et Diane lui raconta ce qui s’était passé.

– Vous voyez, quand on veut, on arrive à tout, Diane.

– Maintenant, monsieur Bercy, j’ai à vous entretenir d’une toute autre affaire, cette fois, il est question de cinéma.

– De cinéma ?

– Oui.

Quelle est donc l’idée de Diane ?

Veut-elle intéresser le millionnaire dans le projet de Ben Laurie ? Ne manquez pas la semaine prochaine, une autre aventure du roman de l’année, *DIANE, LA BELLE AVENTURIÈRE*, un nouveau texte de Pierre Saurel.

Cet ouvrage est le 466^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.